

XII. - AU MEME.

La Nativité B.M.V.

8 septembre 1942.

Très Révérend et cher Monsieur le Chanoine,

Avant notre dernier entretien, je voudrais vous communiquer encore quelques reflexions qui me sont venues ce matin, sur le problème de l'Orthodoxie. Je vous les livre en vrac, pêle-mêle et sans art, à mon habitude. Vous me direz si tout cela vaut la peine d'être un jour publié.

Or, l'Orthodoxie nous accuse, et c'est une vieille rangaine reprise par tout ce qui dénonce le catholicisme, d'être le fruit de l'évolution historique, de la dialectique inhérente aux événements, aux faits humains, beaucoup plus que d'un principe divin. A preuve, la mobilité constante chez nous, du dogme, de la théologie, des rites, des institutions, etc. L'Orthodoxie, par contre, fille d'une idée divine, serait immuable comme elle.

Mais, en réalité, l'Orthodoxie se réfère bel et bien, non pas au "pur évangile" - où le trouverait-elle? - mais à un type historique parfaitement déterminé, qui n'a rien de "primitif" ni d'"apostolique" et qui se rattache à l'apogée byzantin du 4^e au 7^e siècle. Il y a bien pu y avoir depuis lors, ^{développement} mais de deux sortes et consécutivement : d'ordre naturel, ethnique d'abord, dialectique ensuite (cette gradation n'est pas chronologique, mais d'importance).

L'immutabilité byzantine est une des ces notions qu'il faut préciser, parce qu'elles servent à penser vite, à tourner la page d'une argumentation. En fait, l'"âme orthodoxe" - puisque c'est à tel état d'âme déterminé qu'on réduit ^{ici} aujourd'hui l'essence de l'Orthodoxie - cette "âme" a, depuis Photius et Cerulaire, depuis qu'ont cessé les échanges vitaux avec l'Occident, subi de profondes altérations, surtout dans la mesure où elle est devenue slave, et où, slave, c'est à dire, d'abord réalité de la chair et du sang, phénomène "naturel", elle a subi d'autres influences "naturelles" : principalement ces facteurs physiques admirablement décrits par Joseph Vilbois dans l'Avenir de l'Eglise russe : mais aussi le piétisme allemand et la foi dans le sentimentalisme adogmatique et l'"expérience mystique", d'autant plus "mystique" qu'elle est plus échevelée, plus déséquilibrée (les "fous de Dieu"); la pseudomystique fiévreuse et mièvre de certains milieux supra-maçonniques du 18^e siècle (les mêmes qui influencèrent sur Joseph de Maistre avant 1789); plus tard le contact enfin avec l'Anglicanisme et l'emprise du "catholique non-romain", surtout depuis le début du mouvement "oecuménique", sur les Eglises d'Orient, pauvres, mal organisées, impuissantes, persécutées en Russie ou en exil, impressionnées par l'appareil et la charité fastueuse des grandes Eglises protestantes.

Notons ici que, pour le Catholicisme, la période fluente, de transformations, a précédé l'ère des stabilisations; on y est allé de l'ossature cartilagineuse à la définitive (Heiler voit là je ne sais quelle artériosclérose sénile : équivoque des métaphores, qui servent à tous les usages et ne peuvent que mieux mettre en lumière ce qui est déjà acquis) Dans l'Orthodoxie, au contraire, il y a eu ~~xxx~~ pétrification d'abord, roidisement d'abord, et la période labile n'est venue qu'après. Quant aux changements, ils proviennent, en Occident/surtout d'une réaction du principe catholique sur les phénomènes extérieurs; en Orient, d'une réaction des phénomènes extérieurs sur le principe orthodoxe. Et, quand je dis : réaction, j'entends encore : action, influence, "information" (soit le rôle du facteur déterminant).

Par contre, le développement "organique", vital, de l'intérieur vers l'extérieur, d'assimilation par le principe interne, - auxquelles les paraboles "végétales" du Sauveur font si nettement allusion (car le gland ne contient pas de chène microscopique, même rudimentaire, et le grain doit "mourir", disparaître, pour porter beaucoup de fruit qui ne lui ressemble pas, du-moins pour le regard de "^{chair}~~chair~~") - ce développement vital et organique, bien plus saturé de spiritualité que l'évolution dialectique puisque les formes (soit logiques et donc intellectuelles, soit morales ou rituelles) n'y procèdent point les uns des autres, par concaténation déterminante, mais sont produites par la puissance vitale, par la force impulsive d'"idées", de principes purement spirituels, d'idéals évangéliques, qui sont des êtres à leur manière, ce développement transcendant au domaine logique, et qui est le mouvement même de la vie à partir de quelques faits révélés, manque tout à fait dans l'Orthodoxie.

Ainsi, l'évolution du dedans vers le dehors est propre à Rome; celle du dehors vers le dedans celle de l'Orthodoxie. La première a précédé, en Occident, la stabilisation; la seconde, en Orient, a suivi la stabilisation. La première a pour facteur déterminant le monde surnaturel; la seconde le monde naturel. Dans le premier cas, la vie du Corps s'est lentement et normalement formé ses expressions dogmatiques (je ne dis pas: la substance du dogme, mais j'en ai aux conclusions théologiques qui contribuent à la formulation du dogme), institutionnelles, rituelles, etc., au contact des races et des siècles. Puis, le Corps, ayant pris sa configuration et sa ~~substance~~ consistance, n'a plus guère varié quant à l'essentiel dès l'âge adulte. Dans le second cas, il y a eu ~~ligature~~ ~~ligature~~ ligature, persistance anormale d'un certain type d'adolescence, momification sur place et in vive, byzantisation, c'est à dire conformation forcée de la vie

aux données naturelles des races et des siècles. Et alors que, pour l'Occident, la vie, maîtresse de l'évolution des formes, finissait par la régir si souverainement qu'elle lui imposait définitivement sa propre stabilité, son propre type essentiel, par contre, en Orient, les facteurs de "chair" et de "sahg", pour avoir orienté et bloqué la vie dans leurs voies, l'ont emporté sur elle, au point qu'après cette stabilisation superficielle elle a fini par se conformer elle-même à ces influences extérieures et par en suivre les variations, de la "seconde" à la "troisième" Rome.

Pourquoi le Catholicisme peut-il tirer de sa nature, de son essence, des "choses toujours anciennes et toujours nouvelles" ? Précisément parce qu'il est un "scribe averti du Royaume de Dieu", lequel est "en nous". Rome ne se réfère pas, en effet, à tel type historique donné, naïvement cru "apostolique" ou "primitif", effectivement byzantin, type dont les constantes et normes fondamentales persisteront rigide^{ment} à travers des siècles, quite à se manifester par des formes en légère fluctuation, par un mouvement sur place, analogue à celui de l'aiguille aimantée autour du pôle, jusqu'à ce que ce type byzantin, puisqu'on s'est placé sur le terrain des "types" ethniques, cède la place à un "type" slave. Rome se réfère, non pas à tel ou tel "type" historique, mais à soi-même, à sa propre et mystérieuse substance d'Eglise, à son propre noumène, parce qu'en réalité, contrairement à la légende, si l'Orthodoxie, qui se veut toute céleste et angélique (vois Pascal sur qui veut faire l'ange), perpétue un christianis^{me} archéologique, noué, daté, localisé (Byzance ou Moscou ?), Rome, par contre, alors qu'on l'accuse de s'en tenir aux normes terrestres, se conçoit, non suivant tel modèle "incarné", empirique, de tel ou de tel siècle, mais transhistoriquement, au-delà de toute configuration terrestre, comme une réalité divine, j'y insiste : comme une réalité sui conscia, sui amor, sui compos, réellement objective et subsistante, et divine. Pour l'Orthodoxie, en fait, et malgré certaines déclarations que les faits ne sont pas venus confirmer, l'Eglise "invisible" est pure possibilité divine, prédestination en Dieu et de la part de Dieu; alors que l'Eglise "visible", elle, est bien "quelque chose", mais sans valeur céleste; si bien que l'une et l'autre Eglises, ou plutôt L'Eglise dans l'un et l'autre cas ou aspect, est vouée à l'imperfection : comme le Christ ^{est} d'Arius et d'Évariste, qui n'est ni vraiment homme ni vraiment Dieu, fruit de l'équivoque subtile où se complait la pensée orientale, alors que la fruste et brute simplicité de l'esprit romain, son "pragmatisme" et sa "vulgarité" comme dirait Heiler ont abouti à l'Est-~~Est~~, NON-NON de la Christologie conciliaire : sans la crainte de la "grossièreté" papale, les Conciles se fussent perdus dans leurs subtilités.

Je le redis : pour l'Orthodoxie il y a l'Eglise céleste, qu_i est en fait Dieu pensant l'Eglise, et l'Eglise terrestre qui est en fait, les hommes pensés par Dieu globalement et par rapport à sa Sainteté. Mais d'Eglise hypostatique, rien. Pour nous, par contre, il y a une très mystérieuse Entité, nous n'osons dire encore une Personne, une quasi-~~hypostase~~, hypostase, mentionnée dans les Livres Sapientiaux, et qui est le Fils ou plutôt la "progéniture" de Dieu, ta tekna Theou, le Premier-Né avec ses "nombreux Frères", le Christ total et plénier, parvenu à sa perfection cosmique, ce qu'il y a de commun à Jésus-Christ et à toute la "famille" de Dieu, ce par quoi les créatures sont rendues capables d'avoir part à l'héritage du Monogène, le germe divin dans l'humain et le créaturel, le Verbe et ce qui Lui permet de réaliser sa plénitude dans les créatures, ~~xxx~~ l'Homme céleste de St Paul (on songe à l'Adam Qadmon de la Kabbale et à l'homme universel de l'ésotérisme musulman). Pour nous encore, l'Eglise, du côté de Dieu, n'est pas seulement un possible, mais déjà une réalité, parce qu'identique au Verbe, dont elle est un aspect et une fin (dans le temps le Verbe incarné parvient à sa plénitude, et en tant que tel Il est l'Eglise, ou, comme dit St Paul, elle est sa plénitude, son achèvement). Pour nous, enfin, l'Eglise visible est déjà impliquée et inchoativement donnée dans l'invisible; de même que, la visible étant le visage de l'invisible, l'invisible vu ("qui Me voit, a vu mon Père") nous ne faisons pas de distinctions, à l'orthodoxe, entre les deux : c'est l'invisible qui est visiblement une, sainte, catholique et apostolique; et c'est la visible dont l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité sont divines. L'ecclésiologie catholique va de pair avec sa christologie; dans l'Orient, si souvent hérétique (que serait devenu St Athanase sans Rome?), l'ecclésiologie est généralement à tendances nestoriennes (ecclésiologie courante) ou monophysite (sophiologie contemporaine).

Autre reproche orthodoxe : Rome a joué son droit d'aînesse, a renoncé à sa liberté, au "jeu" souple en matière doctrinale, morale, liturgique, etc. Précisons tout de suite que, dans le domaine liturgique, le seul ou les Orthodoxes manifestent ouvertement leur "unité", Rome laisse au contraire la bride sur le cou, dans le cadre des indispensables codifications, à tous les tempéraments et à toutes les traditions. Il s'agirait donc d'une rigidité - Chomiakov parle d'une "pétrification" - en matière de dogme et de mœurs.

Ce reproche, il est vrai, contredit tel autre, suivant ~~lequel~~ lequel Rome serait infidèle à la dogmatique et au climat moral des premiers siècles. Il faut distinguer, en effet, au sein même de l'Orthodoxie, deux tendances,

l'une conservatrice et l'autre libérale, et chacune a contre l'Eglise Romaine ses propres griefs. A proprement parler, si on opère la synthèse de ces accusations, il y aurait bel et bien évolution altératrice, dans le chef de Rome, et, chaque fois, cristallisation : le progrès d'un chemin de fer à crémaillère; Boulgakov voit dans l'état mou, embryonnaire, de la doctrine orthodoxe, un avantage certain, une supériorité: cet état colloïdal permet tous les renversements ultérieurs, alors que Rome serait coincée et encorsetée dans ses définitions. L'Orient, lui, pourrait se permettre les retournements et rétanliements les plus inattendus; c'est la théologie de Valentin le Désossé !

En réalité, si je vois clair, (I) Rême clique successivement les divers aspects de son développement; c'est un flux à paliers.

Car il y a développement, mais avoué, à ciel ouvert, et non surnois et pudiquement dissimulé. L'essentiel, dans l'Eglise catholique est donc libre, pas enveloppé de bandelettes de momie; l'essentiel : la conception même de l'Eglise, la définition de sa personnalité. C'est ce qui lui permet de se mouvoir, d'être en perpétuel devenir, comme la vie même. Dès lors, elle peut stabiliser l'accidentel, les expressions transitoires de la vie: l'essentiel est fluide. Dès lors que l'Eglise est une personne, un être vivant, ce qui la constitue n'a rien de figé, d'inerte; elle est quelqu'un et non quelque chose. Elle n'a rien de l'image, de la reproduction morte, mais trouve en elle-même de quoi toujours croître et se dépasser. In necessariis libertas, in dubiis stabilitas... la "pétrification" des formes et des expressions ne sera jamais cause de mort; c'est tout au plus si ce Lazare dormira : tout est basé, dans cette conception, sur le fait que l'Eglise, pour avoir tout ce qui lui faut, n'a qu'à se pencher sur le mystère de sa propre vie, de sa propre vivante et personnelle quiddité.

Tandis que l'Orthodoxie, dont l'ecclésiologie sommaire ne connaît pas cette fluidité, cette spontanéité créatrice du vivant au cœur même de l'Eglise (car chez elle la notion d'Eglise est, non d'un organisme, d'une personne vivante, mais - car Rome hylémorphyse, où Byzance platonise - d'un exemplaire à copier: la prétendue "apostolique", en réalité Eglise grecque des 4^e-7^e siècles), l'Orthodoxie dis-je, est nouée, est momifiée quant à l'essentiel. Ni spontanéité, ni autonomie : "Qu'eût fait St Basile ? Qu'eût-dit Jean Chrysostôme ?" A l'inverse de Rome (mouvante et

(I) L'auteur rappelle ici qu'il ne publie cette correspondance que sur le conseil d'amis compétents; seul, il se fut méfié de sa très courte érudition d'autodidacte. A part quelques classiques comme Prat, par ex., la plupart des ouvrages modernes d'exégèse sur la notion d'Eglise chez St Paul lui sont inconnus; son bagage se borne surtout à quelques Pères.

main, conçue par les hommes suivant les catégories de l'esprit humain, on peut considérer comme providentielle, divinement décrétée, la rencontre entre la substance de la Révélation et telle méthode humaine de considérer l'univers qui se prêtera mieux à exprimer cette substance que telle autre, mais ceci ne tend pas à diviniser, à conférer une valeur absolue à ce qui reste, après tout, incommensurablement inférieur à la teneur transcendante et divine du donné révélé. De son côté, Byzance tient l'Eglise pour un modèle immuable et divin, pure pensée de Dieu, mais ici-bas réfléchie, de sorte qu'au lieu d'un organisme vivant, à la fois visible et invisible comme le composé humain (conception occidentale), nous avons ici un être spirituel et invisible, ayant pour masque et pour vecteur (more platonico : le nau-tonnier et la barque) la forme visible. Donc, une réalité abstraite et froide, manifestée par des Normes mal assurées. Ce qui manque, c'est l'organisme médiateur. Ainsi, d'une part, la Sagesse divine hypostasiée, personnifiée, rendue présente et subsistante dans le Verbe incarné et, par symbiose de grâce, en tous ses frères et, par eux, à travers eux (Romains, ch. 8), en la création tout entière. Immanente à ce Corps, elle lui communique la transcendence de Dieu. Impossible, ici, de "séparer ce que Dieu même a uni". Mais, d'autre part, on nous présente cette même Sagesse, non plus "perdue", "anéantie" par sa totale identification aux "formes serviles" (Phil., ch., 2) mais immuablement céleste et supra mondaine (comme le frère aîné du ~~Pro-~~phète digne) et dirigeant, inspirant, guidant, "de loin" pour ainsi dire, du de-hors et non plus comme l'entéléchie l'organisme animé, un Corps avec lequel elle a des rapports non plus d'identité comme dans la première thèse, mais d'analogie.

Et au surplus, lorsque L'Orthodoxie s'est délibérément laissé assouplir, Pourquoi ? Ne serait-ce pas sous la pression de la Société byzantine, dite "Etat chrétien" ? Soloviev a clairement établi, dans des conférences non publiées en français, que la société consécutive à la "conversion" de Constantin était, quant à la masse, un impur amalgame de vernis chrétien et de fond païen. A la religion d'état païenne - religion "fermée", dirait Bergson, en opposition avec l'"ouverture" du Christianisme - a succédé une religion d'état portant l'étiquette chrétienne, mais où la foi orthodoxe servait d'alibi à une continuelle et constitutionnelle escroquerie de l'idéal évangélique. L'Etat byzantin a, comme l'Etat juif, désurnaturalisé la vie religieuse. La soi-disant christianisation du monde a mondanié le Christianisme. Comme chez les Juifs, les fêtes religieuses, les rites, etc., sont devenus d'ordre social, c'est à dire ~~faux~~ familial et national (même des Juifs incroyants les célèbrent; ainsi tout Russe célèbre Pâques). Cette laïcisation peut s'^{opérer}~~opérer~~ de deux façons : ou bien on garde tout

ce que Bossuet appelle "l'écorce de la bonne vie", en la vidant de sa substance, de son esprit, la religion tout entière étant mobilisée à des fins humaines et relatives promu au rang d'absolu (~~judéisme~~ judaïsme, byzantinisme, phylétisme, nationalismes ~~rigoureux~~ religieux, gallicanisme et josphisme lyrique et tonitruant). Ou bien, au contraire, tout l'extérieur du Christianisme étant rejeté, l'on fait mine d'en garder l'esprit, mais, une fois encore, en sacrifiant la transcendance, l'Unique, le Dieu personnel et vivant "jaloux", et tout ce qui Lui revient (vaudisme, bogomilisme, fraticellisme, roussisme ou rousseauisme, etc.).

On comprend donc la nostalgie byzantine de l'Orthodoxie, mais, sous prétexte de perméer, de saturer de Christianisme la société laïque, on a prétendu les identifier, les fusionner, et le résultat c'est une conception religieuse où la surnature est entièrement absorbée par le naturel : "qui veut faire l'Ange..." Effet logique du Platonisme et de l'abîme qu'il ^{main-} ~~est~~ tient, malgré ses excellentes intentions, entre le visible et l'invisible (j'en parle avec d'autant plus d'impartialité que toute ma formation d'esprit, et le peu que je possède en philosophie, et mon tempérament sont marqués par l'influence platonicienne et surtout néoplatonicienne)....

On arrive ainsi à la notion du peuple "naturellement" saint, de par sa filiation même, selon la chair et le sang; c'est ce que se croyaient les Juifs, "gens naturaliter sancta", observe Hugues de St. Victor. Mentalité qu'on retrouve chez les Orthodoxes partisans de la "Troisième Rome". A l'extrême limitée elle aboutit à une conception-ersatz du Corps Mystique: au lieu des âmes en état de grâce, les congénères en état de consanguinité. Les Communions les plus parfaites deviennent les clans endogamiques d'indigènes Australiens ! (Alors qu'au témoignage du Baptiste "des pierres mêmes Dieu peut susciter des Fils d'Abraham", des enfants de la race élue) Partout et toujours, cette attitude produit les mêmes résultats : on accorde tout à l'Eglise "visible", identifiée et réduite aux groupes d'individus ("Eglises" ethniques et nationales) qui la composent, et qui font valoir "leurs" droits chose d'ailleurs humaine et "trop humaine" même. Inconsciemment, en guise d'instinctif alibi, on porte aux nues l'Eglise "invisible", qui ne gêne personne. La première n'impose ni ne ~~saurait~~ ^{pourrait} imposer à personne, surtout pas aux Etats et aux gouvernements, l'unité qu'elle même ne possède pas. La seconde, elle est pourvue d'unité, mais comme la jument de Roland l'était de ses myrifiques qualités "là-haut", sans donner ombrage au commissaire de police. L'Eglise "visible", ou ce qu'on prend pour elle et qui n'en est que les ^{de} dejecta membra, se réduisant au peuple lui-même, cette équivalence entre le contenu de l'Etat et le contenu de l'Eglise permet à l'Etat de traiter confortablement l'Eglise

(gallicanisme, par ex.). Et on offre à l'invisible tout l'ensemble compatible avec une économie politique bien entendue. Culte bien "platonique" c'est le cas de la dire ! Mais, où l'hommage se dérobe tout à coup, c'est sur le terrain théandrique du "joint" entre surnature et nature, terrain de l'effort ascétique et de la mortification, terrain du sacrifice de la nature à la surnature, de l'imprégnation de ~~la~~ celle-là par celle-ci : rapports du temporel et du spirituel, influence de la religion sur les mœurs privées et publiques, règne social de Dieu. On sait avec quelle facilité (comme d'ailleurs le Protestantisme, et pour des raisons apparentes) l'Orthodoxie s'applatit devant l'Etat, comme elle se prête au divorce et au mariage des divorcés (1), quelles ripailles pasciales couronnent un carême inexistant, etc. Je prends ici l'Orthodoxie de fait, empirique, celle qui ~~existe~~, et non celle dont ^{on} rêve, telle que me l'ont fait connaître quelques années de ministère paroissial, au cours desquelles, membre du Conseil archiépiscope de Mg. Alexandre (Niemolowskij), j'ai rempli les fonctions de "juge des divorces", dont j'ai démissionné le plus vite possible (2). Cette laïcisation, cette désurnaturalisation avec ses corollaires : ératianisme, césaropapisme, nationalisme en matière de religion, "américanisme" condamné par Léon XIII et sa résurrection sous forme de "Christianisme positif"), quelle en est la cause ? - l'oubli de l'Unité métaphysique, ontologique de l'Eglise. L'invisible réalité de l'Eglise, sa subsistance personnelle n'y est pas considérée comme ayant son être et sa présence propres. On aboutit alors à ne pas voir en l'Eglise une

(1) Il existe une liturgie ^{de mariage} spéciale pour les remariés qui contient des termes assez durs à leur égard; jamais, à ma connaissance, le clergé russe réfugié en Belgique n'a osé en faire usage.

(2) De quoi vit l'Eglise en exil ? demandait-on de l'ex-Métropolitaine Antoine (Krapovitskij) de Kiev, Primat du Synode de Karlotsti. - Du stupre ! répondit le redoutable et bouillant prélat. Allusion aux droits de Chancellerie : telles Officialités, plus coulantes que d'autres en matière de divorce, font payer des droits plus élevés, mais voyent affluer de partout les candidats, comme la fameuse ville de Reno aux Etats-Unis. Kerensky, par ex., éconduit à Paris, vint se faire divorcer in petto à Bruxelles; je refusai net de siéger. Mais les controversistes orthodoxes vitupèrent la Rote.

entité individuelle, subsistant en soi, par soi et pour soi en un certain sens, mais au premier chef une vie commune, une koïnônia communiquée à titre de moyen, de lien, donc entièrement absorbée dans la réalité terrestre. C'est le paradoxe de cette situation ; pour Rome, la réalité une et célesto-terrestre de l'Eglise, et une fin puisqu'elle est le Christ plénier, total, manifestat on ad(extra du Père, et qu'en Son amour et Sa manifestation le Père daigne constituer cette manifestation dans son être définitif. Etre à la fois un et dual (et la dualité occupe, par rapport à l'unité, ~~xxx~~ une situation qui n'est pas celle du multiple proprement dit : le duel est dans l'un), l'Eglise, essentiellement soi-même, est autonome et souveraine, dans tous les domaines de la vie où elle agit. Pour l'Orthodoxie (en fait et instinctivement plus qu'en théorie et délibérément), l'Eglise - lien, ens entis pur rapport, et non lien subsistentiel comme Rome - consiste dans l'Invisible, laquelle est un pur possible, et dans la Visible, laquelle n'est par elle-même qu'une forme sans vie, un cadavre, et n'a aucun sens qui lui soit propre, n'a de sens que par et dans l'Invisible. D'une part, l'Eglise invisible, signification pure, valeur divine, mais simple "idée", exemplaire au sens platonicien et non forme au sens aristotelicien. D'autre part, Eglise visible, non-être surnaturel par soi-même, puisque poussière d'hommes et de communautés. La synthèse organique, l'information manque; aussi l'Eglise reste-t-elle, dans l'Orthodoxie, un fantôme aux contours incertains.

La réalité invisible et divine, Rome la voit entièrement et adéquatement incarnée dans la réalité terrestre, évidemment au mode terrestre, C'EST la divine; c'est ce que nous, ici-bas, connaissons de la divine, ce qui la propose à notre foi; ce n'en n'est pas un "signe", un emblème, une allusion, mais realitas et res ipsissima. Notre réalisme modéré nous représente l'idée divine réalisée, vraiment donnée in re. Celle-ci a donc tous les droits afférents à sa céleste nature, ici-bas. Alors que le réalisme platonicien, milieu intellectuel de l'Orthodoxie, voit l'idée divine de l'Eglise ante rem et à la rigueur reconstituée post rem (notion du sobornost sophiologique), de sorte que l'Eglise visible n'est plus qu'un misérable moyen, un signe, un emblème, dénué par lui-même de toute valeur propre, au point de se confondre avec le peuple croyant. Ces vues s'accordent je crois, avec toute l'atmosphère catholique d'une part, orthodoxe de l'autre. Car je tente ici de clarifier, de "conscier" ce qui est surtout affaire d'instinct et de propension, d'esthétique.

Cette différence de conception de l'Eglise explique, entre autres, l'absence dans l'Orthodoxie d'une ecclésiologie proprement dite, et le fait qu'ou nous parlons de l'Eglise beaucoup plus que du Catholicicisme, de la

réalité, de l'existence, plus que de l'essence, nos frères séparés eux pensent "Orthodoxie" plus qu'Eglise, nature, essence, idée, voire "atmosphère" plutôt qu'existence et réalité subsistante. On en tirera toutes les conclusions qu'on voudra.....

On comprendra aussi que, pour les uns, l'Eglise visible soit pleinement et authentiquement l'Eglise, ici-bas seule et légitime expression et manifestation de toute l'Eglise, "la plénitude de l'Eglise étant corporellement présente en elle"; dès lors, nous aurons une forme organique complète, y compris l'organe physique de l'unité. Pour exprimer son unité, d'origine spirituelle, il ne suffit pas au Corps d'avoir une forme (au sens commun, non technique du mot) et d'accomplir certains actes vitaux (sacrements); il lui faut encore une hiérarchie, une échelle de valeurs, quant aux membres, un organe central de la vie, un centre de gravité. Pour l'Orthodoxie l'unité procédant de l'âme, il suffit, pour la manifester, que tout le corps agisse de manière cohérente.

J'en finis; car j'aurais encore tant à dire et je n'ai même pas le temps de classer mes idées. Je rebâche donc, et, de plus, j'ai commencé à midi et il est presque une heure et demie. Je me remets vite au gagne-pain et vous répète avec joie tout mon respect et toute mon affection.

(la suite au Cahier IV : Essai d'une Sophiologie catholique)